Nouvelle n° 43

Le Buzz auvergnat

Jusqu'à aujourd'hui, personne n'avait soupçonné la présence de cette ruche au fond du buisson; et encore moins, ce que l'on pouvait y découvrir. Il fallut qu'un randonneur, la quarantaine fringante, un mètre quatre-vingt-dix, en bon état physique, vînt vider sa vessie dans ce lieu. Apparemment les broussailles avaient été éclaircies à grands coups de tronçonneuse. Les arbustes étaient blessés et suintaient de sève jusqu'à l'agonie. Les troncs des grands arbres avaient des cicatrices moins inquiétantes. Le curieux, à la recherche de quelque intimité, ne pouvait que s'interroger sur l'endroit ravagé, la ruche aux parois habillées de mousse et les ruines d'une ancienne habitation. «Cet endroit était vivant dans les années 50 et 60.» se dit l'homme en se secouant, baigné dans un rayon de soleil qui perçait les frondaisons. Comme il était bien chaussé, il s'aventura jusqu'à la ruche. Il constata que les insectes avaient déserté la boîte en décomposition. «Je n'ai pas arrosé de papillons, ni de moustiques, c'est étrange.» Il se retourna pour vérifier qu'aucun chien errant ou scieur de végétaux aux yeux exorbités n'étaient dans les environs. Il saisit deux bouts de bois pour ouvrir la ruche. Ses mains tremblaient, un vrai symptôme de viniphile immodéré. Il décapsula la ruche d'où s'échappaient des odeurs de moisissures, des poussières de cadavres séchés de butineuses qui ont connu le Grand Charles. Dans le soleil du sous-bois, il distingua un vieux papier dont les couleurs étaient passées et les lettres effacées. Il le décolla avec précaution, orienta la surface vers la trouée de lumière. «Impossible de déchiffrer quoi que ce soit!» Il sortit du fourré, avec le document tenu par un coin. Aucune brise ne l'agitait. C'était donc plus commode. Il regarda l'immense parcelle de maïs qui s'étendait jusqu'à l'horizon et se mit en marche jusqu'au village.

Il résolut de redonner de la couleur à l'affiche. Dans le bourg voisin, il y avait une imprimerie qui se chargerait de cette tâche délicate. Au village, on ne lui faisait aucun reproche dans le style terrien habituel: «Qui c'est celui-là? Il vient d'où? Tu l'as vu arriver? Il a de la famille ici? L'est fonctionnaire? Il s'installe pour de bon ou pour passer des vacances comme tous ces gredins de la ville?...» Yves N* pouvait être tranquille, il était issu d'une vieille famille du coin. Personne ne lui reprochait quoi que ce soit, après enquête de voisinage, questions à la secrétaire de mairie, interrogatoire des services sociaux, confession auprès du curé, bavardage avec la bonne du curé et sondage des conseillers municipaux adhérents au syndicat agricole Pique et Pique et Colégramme. Il rapporta de l'imprimerie le document sur lequel tout était redevenu lisible. L'imprimeur qui n'était pas un paresseux s'était renseigné sur la date d'impression. «J'en étais sûr, les trente glorieuses évidemment. Les couleurs, les formules publicitaires l'attestent.» L'imprimeur passionné

signala à Yves N* que le nom de l'exploitante était celui d'une famille enracinée dans la région. L’auteur de cette affiche qui vantait le miel naturel, les fleurs butinées et les ailes alertes de ses ouvrières, était Marie V*, qui fut une pionnière dans son art.

Yves N* remisa dans son crâne tout ce qui lui avait été raconté. Il décida de se renseigner sur Marie V* à la mairie du village. Il voulait en savoir plus sur la surface de sa propriété, sur le cadastre pour connaître les terrains originels, sur les propriétaires jouxtant ses terres. Il était curieux de connaître la raison de l'abandon de la maison de pierre et la dislocation du lopin avant saisie par de nouveaux acheteurs. «Pourquoi n'y a-t-il qu'une seule ruche? Pourquoi les abeilles ne viennent-elles pas polliniser les plantes autour des ruines et sur le massif de fleurs du village - une seule fleur de récompense sur le circuit des villages fleuris?» Il téléphona à une archiviste de la grande ville éloignée de 50 km. Là-bas, il allait examiner les registres pour retracer les filiations et les évolutions dans les remembrements. Il allait aussi demander la permission de lire les articles de presse, les dossiers numériques du journal régional pour en apprendre plus sur Marie V*. Il envisageait même une visite chez le curé du village: «Je pense qu'il boit encore du vin blanc au calice pendant l'office, donc, je vais lui offrir un Saint Pourçain de derrière les fagots, pour lui délier la langue.»

Après des semaines de recherches, Yves N* commençait à y voir plus clair. Tandis qu'il se grattait la tête en regardant tous les *post it* qu'il avait collés sur le mur de sa chambre campagnarde, il reçut un appel de l’archiviste citadine. «C'est vous qui voyez, mais je vous annonce que je suis bien placée pour vous raconter par le menu ce qui arrivé à mon arrière grand-tante Marie V*. Fixez un rendez-vous et apportez tablette ou carnet de bord et crayon, et vous aurez de la matière pour écrire un bouquin. Rappelez-moi.» Ce qu'il fit, car la petite ne lui avait pas déplu, premièrement parce qu’elle travaillait très consciencieusement, s'exprimait avec aisance et très poliment et deuxièmement parce que son t-shirt et son jean lui collaient bien au corps. Ils eurent plusieurs occasions de se rencontrer. Yves savait désormais que Marie avait été obligée de quitter le centre du village parce qu'elle passait pour une excentrique à vouloir devenir apicultrice. Elle aurait appris avec le Célestin du village d'à côté, un veux briscard sans dieu ni maître, comment apprivoiser les abeilles et fabriquer le miel. Quelqu'un lui aurait vendu la grande ferme au bord de la forêt implantée à côté des terres du Christian. Marie avait du bien, elle put payer la somme exorbitante demandée pour la bâtisse. Des amis venus d’ailleurs vinrent l'aider à restaurer l'édifice, tout le

village lui en voulut: «Une gourgandine, une hippie, une sorcière, celle-là!» Elle acheta ses ruches, sa tenue de travail. Elle faisait de belles récoltes, aidée par un ou deux grands types en réinsertion venus de la capitale du département. «Faudra que le maire ouvre une classe parce qu'avec ce qu'elle va nous pondre, la chaude femelle...» Elle faisait les marchés, son miel était apprécié, les pots se vendaient bien et très loin. Elle avait son réseau pour les transports et les sites de ventes.

Les Américains avaient inondé le coin perdu de leurs télés, de leurs appareils ménagers, de leur mécanique agricole. Les tracteurs, les moissonneuses, les lieuses John Truc exigèrent des terres immenses. Et l’empoisonnement commença, on voyait dans le ciel des avions, des bras accrochés aux tracteurs qui aspergeaient les terres et les plantations de produits létals. Marie commença à traquer les fauteurs de trouble. Elle s'en prit aux propriétaires de champs qui avaient détruit toutes les haies et les bouquets d'arbres au milieu des parcelles. Elle culpabilisa le maire et ses petits soldats. Elle organisa des meetings sur la place de l'église et dans la maison rurale. Elle s'associa des partenaires apiculteurs qui abondaient dans son sens. Ce remue-ménage perturbait les villageois et tout le département. Le maire trouvait Marie trop gênante, il trouva un moyen de diminuer sa surface d'exploitation, de lui faire payer une taxe foncière surévaluée et de l'isoler des citoyens. Elle devint une paria. Seule Christian venait lui rendre visite. Il lui avait déjà proposé de former un GAEC à deux, câlins et fortunes partagés. Mais Marie n'était pas intéressée par le tueur d'abeilles et le destructeur de paysage. Puis, ruinée et malade, elle décéda à l'hôpital de la grande ville. Elle avait tenu longtemps dans sa ferme, mais les infirmières lui conseillèrent de partir fricoter avec son cancer sous de meilleurs cieux. Son corps reposait dans le cimetière de la ville où travaillait l'archiviste bibliothécaire.

Christian, 95 ans, n'avait plus de chimio depuis quelques mois. Le personnel soignant le taquinait pour le stimuler. Il était perfusé de partout, portait des culottes d'ouate, et ne pouvait plus se lever. Il était en soins intensifs et attendait de retrouver Marie, sa bien aimée, qui s'était refusée à lui au bon vieux temps des pesticides de première génération. Il éprouvait des remords profonds d'avoir ruiné sa vie et de l'avoir précipitée vers la mort. Quand il était encore capable de se lever, Christian, pour se rappeler les grandes erreurs qu'il avait commises, prenait entre son pouce et son index toutes les abeilles qui s'égaraient dans sa chambre et les posait sur les parties les plus sensibles de son corps où elles enfilaient leur dard.

«On se marie, on achète du terrain, on se lance dans le bio, on obtient des subventions, on adhère à l'autre syndicat agricole, on lance des pétitions pour bannir les pesticides, on possède des chèvres qu'on ne mange pas, on fait des randos en tenue d'apiculteurs et on s'embrasse très fort, qu'est-ce que tu en dis?» Yves N* et la jeune archiviste s'engagèrent sur un chemin de terre. Cheval rustique dans un enclos à gauche, troupeau de vaches dans le creux du pré, et reine colonisatrice dans la plus belle ruche de la colonie réimplantée.